

fluence personnelle d'un tel homme se fait sentir alors infiniment plus que ce ne serait le cas chez nous. Nous en trouvons à Boston même un des plus remarquables exemples que l'Amérique contemporaine nous fournisse. M. John Philbrik, élu surintendant des écoles publiques de la ville de Boston en 1856, occupe encore cette position après une seule interruption d'un an, qui a suffi pour faire comprendre aux intéressés tout ce qu'ils perdraient à se priver des services d'un homme aussi éminent. M. Philbrik, en effet, est du petit nombre de ceux pour qui l'école n'est pas un moyen, mais un but. Il y a débuté comme simple maître; il a passé successivement par tous les grades de l'enseignement primaire et secondaire, et il pouvait dire, au moment où il quitta sa charge, ne songeant pas à y être sitôt rappelé : "Après plus de trente ans passés, sans un seul jour d'interruption, au service des écoles publiques, je clos ici ma carrière professionnelle. C'était la carrière de mon choix et ma plus haute ambition. J'y avais mis tout mon cœur. J'y ai trouvé l'occasion de contribuer pour mon humble part au bien général. J'en suis reconnaissant; je me souviendrai toujours avec gratitude de tous ceux qui m'ont aidé dans mes efforts pour faire des écoles de Boston les meilleures du monde. Puissent tous nous concitoys se pénétrer de cette parole d'un homme d'état philosophe : Le premier peuple est celui qui a les meilleures écoles; s'il ne l'est pas aujourd'hui il le sera demain ! Quant à moi, en quittant cette place, je me hasarderai à vous dire le vœu que je forme dans l'intérêt de la cause que j'ai tant aimée : c'est que, quelque soit le successeur que vous me donnerez, il me ressemble par la droiture des intentions et me surpasse par les capacités."—Un coup d'œil sur l'exposition des écoles de Boston suffira pour faire apprécier à vos lecteurs l'effet profondément heureux qu'a eu sur la direction des choses scolaires, cette influence continue et si rare en Amérique d'un véritable pédagogue.

Les bâtiments d'école sont le premier objet qui attire l'attention dans l'exposition de Boston. L'examen des plans et des photographies suffit pour montrer qu'ici nous ne sommes pas, comme c'est trop souvent le cas, en présence de constructions visant au grandiose à tout prix et sacrifiant l'essentiel au superflu. L'impression est bien plus décisive encore quand on a eu la bonne fortune de visiter ces écoles elles-mêmes. Ce sont, à ma connaissance, les constructions les mieux entendues et les plus parfaites de la Nouvelle-Angleterre. Aussi différent-elles sensiblement du vieux type américain, pour lequel certains auteurs européens ont manifesté parfois un engouement bien immodéré.

Vous savez que dans cet ancien système, qui est encore celui de New-York, par exemple, et de beaucoup d'autres villes, tout était subordonné dans l'édifice scolaire à une seule salle centrale, la *Hall*, où tous les élèves se réunissent une fois ou deux par jour pour la lecture de la Bible, pour les exercices de chant, quelquefois pour une cérémonie publique, pour une visite d'étrangers, pour des examens, etc. Dans beaucoup d'écoles on avait résolu le problème d'avoir une vaste et magnifique *Hall* sans trop perdre d'espace, en disposant toutes les salles de classe autour de cette grande salle d'apparat et en ne les séparant que par des cloisons mobiles. A un moment donné, et comme d'un seul coup de baguette, toutes les cloisons s'ouvrent, se replient en un instant le long des murs et toutes les classes se trouvent instantanément réunies. Ce système n'est pas la perfection. Peut-être, cependant, vaut-il mieux que celui qui consiste à réduire les salles de classe aux plus étroites proportions, à y entasser les élèves quatre ou cinq heures par jour, pour avoir le plaisir de les faire défilier en bon ordre, matin et soir, dans une *Hall* imposante.

A Boston, on a résolument rompu avec ces vieux errements. La salle de classe est traitée ainsi qu'elle doit l'être, non comme l'accessoire, mais comme la pièce principale, puisque c'est celle où les enfants passent presque tout leur temps. Quant à la *Hall*, on la place à l'étage supérieur, où conduisent des escaliers admirablement construits et de l'accès le plus facile. Nous, qui n'avons et qui ne rêvons rien de semblable dans nos écoles primaires, nous éprouvons d'abord quelque peine à comprendre l'utilité de cette *Hall* qui, bien entendu, augmente considérablement les frais des constructions scolaires.

A force de voir fonctionner l'école américaine, on finit par s'apercevoir que cette salle, destinée aux réunions générales, est réellement indispensable, étant donné le système éducatif des Etats-Unis. Rien n'est beau, et, j'en suis persuadé, rien n'est efficace comme ces grandes réunions d'enfants faites avec une dignité et une solennité naturelles aux Américains dès qu'ils se constituent en assemblée. Il faut les voir arriver, au pas, marchant en mesure, généralement au son du piano, grands et petits, par classes, dans l'ordre le plus parfait, sans qu'aucun, ni le plus grand, ni le plus petit, ait la moindre velléité de rire, de prendre à la légère cette cérémonie, d'affecter ces airs dégagés et désabusés que ne manqueraient pas de prendre chez nous bien des garçons de quinze à dix-huit ans pour ne rien dire des filles du même âge. Que la réunion dans la *Hall* dure cinq minutes ou une heure, que ce soit une réunion de prières, de chant, d'examen, ou toute autre, l'attitude des élèves est la même, et nous n'avons rien dans notre organisation pédagogique qui offre le même caractère. Ce n'est pas seulement de la discipline, c'est du recueillement, c'est un moment qui, si court qu'il soit, laisse des traces; c'est le moment qui fait l'unité de l'école et qui met dans toute cette jeunesse un esprit commun. Ces enfants, d'âge et de sexe différents, ont vraiment les uns sur les autres, dans cette seule et courte entrevue, je ne sais quelle action merveilleuse : les plus petits y prennent d'instinct et par l'exemple immédiat de leurs aînés, le respect, la tenue, le sentiment du sérieux, l'idée de la grandeur de l'école, je dirai presque de la sainteté du lieu. Les plus âgés se plient aussi bien que les autres aux exercices les plus enfantins, semble-t-il; vous les verrez marquer le pas, décrire les méandres réglementaires pour gagner leurs places, se lever, s'asseoir au signal donné et accomplir en conscience et sans sourcil tous les mouvements gymnastiques et *cultisthéniques*, défilier militairement devant l'estrade, jeunes gens et jeunes filles, d'un air à la fois sérieux et souriant. Viennent maintenant un beau cantique, un hymne national, un chant d'école : l'effet moral est immense, il y a là comme une communion de tous ces jeunes esprits dans le culte de la patrie, qui est pour beaucoup dans l'éducation politique et morale des futurs citoyens des Etats-Unis. C'est pour cela que nulle part il n'est question de supprimer dans les écoles ces grandes salles de réunion, que les étrangers voyant presque toujours vides, sont tentés de croire inutiles.

Contrairement à beaucoup d'autres, les écoles de Boston ont des salles de classe dignes de leur *Hall*. M. Philbrik, qui était délégué des Etats-Unis à l'exposition de Vienne, en a rapporté d'Europe des études très-approfondies sur les plus beaux types d'établissements scolaires qu'il avait visités en Autriche, en Allemagne, en Suisse. Et on peut déjà voir dans deux ou trois plans d'écoles normales qui figuraient à l'exposition, quel profit il a su tirer pour son pays de ces voyages et de ces recherches.

Au lieu de mettre son amour-propre à ne point imiter les autres, il s'est fait un devoir d'indiquer ce qu'il leur empruntait, et les motifs mûrement réfléchis de ces divers emprunts. Ainsi, contrairement à l'avis de beau-